

KERIGUY (Jacques)**■ Un si pesant voyage. De Dieppe à Sumatra, l'expédition de Jean et Raoul Parmentier, 1529.**

Editeur : Paris, L'Harmattan

Collection : Romans historiques

Année de publication : 2025

Nombre de pages : 171

EAN : 978-2-336-55881-3

Prix : 18 €



Le 3 avril 1529, le *Sacre* et la *Pensée*, deux nefes d'une vingtaine de mètres, quittent Dieppe aux ordres de Jean Ango (1480-1551), puissant armateur normand, homme cultivé, confident de Marguerite de Navarre et ami de François Ier. Marins expérimentés, les frères Jean et Raoul Parmentier dirigent l'expédition avec pour mission la quête « d'épices et autres raretés » et l'ouverture d'une route maritime vers le fabuleux Orient convoité par les négociants de royaumes voisins. Après d'autres auteurs, comme Jean-Michel Barrault et Romain Bertrand, Jacques Keriguy, conservateur des bibliothèques et ancien membre de la Maison franco-japonaise à Tokyo, nous invite à prendre place à ses côtés à bord des navires conduits par des « navigants » empreints de culture humaniste qui composent des poèmes et traités philosophiques. Pendant le voyage, Jean Parmentier, fin connaisseur de la littérature latine, prépare d'ailleurs une traduction de *La guerre de Jugurtha*, de Salluste, qu'il se promet d'offrir à François Ier à son retour, après avoir déjà dédié un volume à l'armateur Ango.

Jacques Keriguy, à la plume d'une grande délicatesse, fidèle à l'esprit des plus éclairés des aventuriers normands et faisant montre d'empathie pour le capitaine Jean, a pris essentiellement appui sur un compte-rendu scientifique rédigé à chaud par le pilote-cosmographe et « astrologue » Pierre Crignon. Il a également sollicité, avec prudence, les notes du marin Guillaume Lefèvre affirmant avoir retrouvé, quarante-cinq ans après sa disparition, le journal de navigation des frères Parmentier, et l'avoir complété, pour sa partie finale, avec l'aide d'un marinier, Jean Plastrier, qui aurait été présent sur le *Sacre*.

Le déroulement du voyage a été, jour après jour, scrupuleusement retracé par l'auteur, mais une carte aurait sans doute été bienvenue pour le suivre au plus près afin d'en localiser certains temps forts. Pour ces hommes cultivés, y compris et surtout pour les frères Parmentier, les voyages sont non seulement des occasions d'observer la mer, les cieux, la Terre et ses habitants, mais aussi de favoriser un salutaire « retour à soi ». Le romancier a le pouvoir de considérer les faits en convoquant l'imagination et l'intuition. Ainsi, et c'est là un apport essentiel de l'ouvrage, l'auteur réussit à charger son regard d'une intensité égale à celle que la vie a imposé à ces marins qui sont hommes et non héros, qui incarnent les conceptions et les aspirations de leur temps, et qui considèrent que « découvrir des pays nouveaux est un moyen de se découvrir soi-même. » Ces expéditions sont éprouvantes pour ceux qui partent ivres de conquêtes, désireux pour la plupart d'échapper à la misère et « avides d'amasser les biens que la fortune leur offrira ». Tous sont soumis à de rudes conditions de vie et de travail, un temps troublé par les rites du passage de « la ligne » (Équateur) et les libations qui leur sont associées. Promiscuité, croyances en d'étranges créatures (sirènes et autres monstres marins), pratiques propitiatoires pour éloigner le mal, tempêtes, soif, faim (conduisant à l'anthropophagie), férocité de populations indigènes, assaut de forbans, « élancements de la peur », blasphèmes, dévotions, lugubre décompte des victimes du scorbut avant de jeter l'ancre à Sumatra, le 31 octobre 1529. La pause accordée avant de réparer les avaries et d'engager les transactions est faite de parfums, de couleurs, de musique, de femmes à la peau cuivrée et de vin de palme. Mais

aussi, et encore, de fièvres, notamment typhoïde, qui n'épargnent personne : Jean disparaît le 3 décembre, son frère Raoul le 8. Une poignée de moribonds rentrent à Dieppe, en juillet 1530, avec quelques sacs de poivre : mince bilan qui n'affectera pas la fortune de l'armateur, mais qui ne l'incitera guère à poursuivre une aventure laissée aux Portugais.

C'est dire la densité de ce pesant voyage, jusqu'à son dénouement dramatique. Assurément, en suivant Jacques Keriguy, « lire est une aventure et entretient les rêves dans le fragile instant du maintenant. »

LILTI (Antoine)

■ L'illusion d'un monde commun. Tahiti et la découverte de l'Europe.

Editeur : Paris, éditions Flammarion

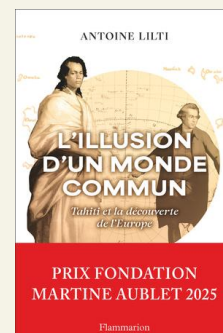
Collection : Le Présent de l'Histoire

Année de publication : 2025

Nombre de pages : 368

EAN : 978-2-0804-9629-4

Prix : 23,90 €



L'histoire de la Polynésie et de Tahiti est parcourue par de nombreux mythes. Diderot parlait de la « fable de Tahiti » et Bougainville de Tahiti comme de « la nouvelle Cythère ». Le point de départ de la réflexion que propose Antoine Lilti, professeur au Collège de France, est le destin d'un Polynésien, « Aotourou » (Ahutoru), évoqué par Diderot, dans Le Supplément au Voyage de Bougainville. Embarqué à Tahiti en 1769 sur la Boudeuse, navire de l'explorateur français, et débarqué à Saint-Malo, il découvre l'Europe des Lumières comme le fait un autre Polynésien, Mai, parti sur un navire de James Cook et qui séjourne pendant deux ans à Londres.

Dans cet essai, Antoine Lilti décrypte sur le destin de Ahutoru, le premier Tahitien à découvrir l'Europe, « insulaire venu des antipodes et jeté au milieu de la capitale des Lumières », et celui d'autres Polynésiens (Tupaia, Mai, Hitihiti et Pautu) qui montèrent à bord des navires européens en direction de l'Occident. « Après une longue traversée, les voici en Europe, désormais ce sont eux les voyageurs venus d'un pays lointain, confrontés à l'altérité d'une société si différente. »

Pourquoi ces Polynésiens ont-ils suivi de plein gré des Européens, comment ont-ils « découvert de l'Europe » et de quelle manière ont-ils été « perçus par le public européen » ? Questions centrales et réponses difficiles à apporter. Car « il n'est aujourd'hui plus possible d'écrire cette histoire, comme on l'a longtemps écrite, du point de vue héroïque des Européens qui découvrent la Polynésie » explique Antoine Lilti. Vouloir l'écrire « en suivant les trajectoires de vie des Polynésiens, se heurte à une difficulté majeure » dans la mesure où « ces sociétés sont sans écriture au XVIIIe siècle. » Quant à la tradition orale, force est de reconnaître qu'elle porte la marque « des conditions dans lesquelles elle a été recueillie au XIXe siècle. » Avec la prudence qu'exige la lecture des sources européennes, l'auteur recompose un puzzle assez complet de ces rencontres en croisant les récits de voyage, les textes littéraires, les pièces de théâtre, les correspondances, les articles de presse. Il le fait en acceptant « une certaine forme d'empathie avec ses personnages » mais sans « céder à la facilité qui serait de remplir les blancs de l'histoire et les blancs de la documentation. » Par ailleurs Antoine Lilti insiste, à juste titre, sur le danger qu'il y aurait à transformer en généralité l'échantillon prélevé.

Après avoir été l'objet d'une vive curiosité pendant quelques semaines, les Polynésiens ont « déçu » leurs observateurs. Leur « célébrité » (thématique au cœur d'un autre ouvrage de l'auteur) a été